

Bon qu'à tchathe

Il est toujours en retard. Mais cette fois, l'attente a duré six mois. Octobre 1998, rendez-vous est pris avec le (bon) acteur du film le Ciel, les oiseaux et ta mère. Rendez-vous aussitôt annulé après la parution d'une chronique dans ces colonnes sur le « bouffon » de la « Cour audiovisuelle » de Canal +. Coup de fil et coup de gueule, il n'apprécie pas de se faire traiter de bouffon, ne veut pas être le rebeu génial des branchés de la chaîne cryptée, pour qui il « mime à l'écran le monde de la cité ».

Avril 99. les branchés sont à la Cigale, tous debout pour l'applaudir. Le logo de Canal court autour de la salle et Jamel s'est ravisé. Il accepte l'entrevue, arrive évidemment en retard, mais quand il débarque en courant dans le théâtre encore vide, c'est pour s'excuser. « Trois minutes et je suis à toi. » Quinze autres lapins posés à des copains, des producteurs et des réalisateurs plus tard, il revient. « J'ai été con de réagir comme ça. Les médias, ça s'apprend aussi. Allez, on oublie cette histoire », mais il en reparle quand même. « Tu comprends un bouffon chez moi, c'est pas celui de la cour de Louis XIV, c'est le vrai blair'. » Et chez lui, à la cité des Merisiers à Trappes, le roi, c'est lui. Evidemment, il essaie de ne pas se la jouer, s'excuse encore et répète qu'il n'a « pas trop » changé, qu'il habite toujours là-bas, dans un F2. Mais il rentre plus tard qu'avant et repart plus tôt. Pour lui, la cité est devenue dortoir. Quand même, il va déménager très vite, toujours aux Merisiers, mais du côté «des imposables». Car aujourd'hui, Jamel en impose et peut se moquer de tout le monde, des handicapés, des Arabes, du ministre de la Culture et des moches «je peux, je suis tout ça à la fois, sauf ministre» mais de Canal +, il ne se moque pas, ou avec des pincettes. Il se marre, de son rire aigu mais étouffé: « C'est normal, ils m'ont filé un boulot fixe à 6 500 F par mois, tu me crois pas ? Non, sérieux, ils m'ont jamais fait d'embrouilles et je vois pas pourquoi je leur en ferais.» Ce ticket gagnant, il l'a gratté il y a deux ans. Mais la véritable explosion est plus récente. « Ça a vraiment décollé fort au moment du Festival de Cannes, l'an dernier. Là d'un coup, j'ai vu que mon public, c'était quelqu'un d'autre qu'un cameraman. » A la foule de la Croisette s'est ajouté le million de spectateurs du Ciel, les oiseaux et ta mère et le one man show de la Cigale, archicomplet jusqu'au mois de mai et déjà, de nouvelles dates programmées dès la rentrée. « Ça file un peu le citron, forcément, mais c'est pour ça que je retourne à Trappes tous les soirs. Là-bas, tu dégonfles tout de suite. »

Là-bas, il y a la famille, les copains et papy. C'est le petit nom d'Alain Degois, éducateur et directeur de la compagnie théâtrale des Merisiers. il est le premier à avoir repéré Jamel, qui avait tout pour réussir: « 13 ans, tout petit, arabe avec un bras paralysé. Mais il suffisait de voir pétiller ses yeux pour comprendre. Et par-dessus tout, il y avait sa tchathe, monstrueuse. » Son bras a été happé cette année-là par un RER, à la gare de Trappes. Une connerie: un bus à prendre et pour gagner cinq secondes, ils ont traversé les voies au mauvais moment. Son copain est mort, Jamel garde un membre invalide coincé dans la poche de son jeans.

L'école l'oublie vite, en deuxième année de BEP « forces de vente », mais pas la scène. La Ligue d'improvisation française, où papy l'entraîne, le sort de la cité et l'installe au théâtre Trévisé. Jean-François Bizot et Jacques Massadian, patrons de radio Nova le voient, dans un

sketch unique. « Ça a suffi pour qu'on lui propose une chronique quotidienne », se souvient Massadian devenu depuis son agent enrichi. La suite ? Des débuts télé sur Paris Première avant le débarquement sur Canal +. Depuis, il a pu s'offrir une Mercedes, car ses nouveaux collègues de bureau en avaient marre qu'il casse leurs engins. « Bon, j'ai un peu plié la Ferrari de Guillaume Durand et la Jaguar de mon agent. » Pendant qu'il y était, des Mercedes, il en a pris deux, en a offert une à son père, agent d'entretien à la retraite de la RATP, et ne manque pas une occasion de lui rappeler la valeur de l'engin. D'ailleurs, il en parle à tout le monde du cadeau fait à papa, celui qui ne voulait pas qu'il fasse ce qu'il fait, qui le voyait plutôt en chef de rayon, à Carrefour, « ce qui aux Merisiers, est déjà un boulot de baron ». Cet hyper dont les vigiles lui refusaient l'entrée avant les années Canal, il n'exclut pas d'y retourner un jour, « quand ça marchera plus, pour animer des quinzaines commerciales, comme Danièle Gilbert ».

En attendant, ça roule pour lui et il en profite, sort beaucoup, avec Mohamed, Rachid, Kader, frères et copains de la cité. A 23 ans, Jamel est devenu chef de famille et chef de clan. « J'essaye d'aider tout le monde. Mais c'est un bon deal. Eux en retour m'aident à garder les pieds par terre. » Il leur a trouvé du boulot à Canal ou ailleurs. « C'est pas un taf fictif, dit son frère Mohammed 20 ans, chargé de production à la chaîne, avant de se marrer. D'accord, avant ça, j'étais manœuvre et c'était beaucoup plus dur. » S'il passe ses soirées dans les carrés VIP des « lieux » à la mode accompagné de sa bande, Jamel ne boit pas, ne fume pas non plus, « je suis musulman, croyant. J'essaye de faire mes cinq prières par jour. C'est un garde-fou terrible, pour éviter la dope, les putes et toutes les conneries que je pourrais faire et qu'on m'incite même à faire ». Et puis, il y a le boulot qui l'occupe, trop parfois. Les sketches pour Canal, moitié écrits, moitié improvisés et la scène, tous les soirs. « Là encore, ça va. L'an dernier, je tournais le Ciel dans la journée, j'enregistrais la sitcom H et les sketches pour Canal le soir et je préparais le spectacle la nuit. » Ça laisse peu de temps à la réflexion. Sur la politique: « Ils sont tous graves, sauf Le Pen qui est pire », sur la situation sociale, « c'est plus qu'un affrontement entre le lumpenprolétariat (prononcé en français « pointu », ndlr) et les bonnes gens ». Quant à son travail d'acteur et la recette de son succès, « je calcule pas ». Mais il reconnaît l'influence d'Albert Dupontel. Même violence, même diction autiste délibérée et dont il essaie aujourd'hui de s'éloigner, en se rapprochant des techniques des showmen américains, les Jerry Seinfeld et Eddy Murphy qu'il admire. Et après la Cigale ? Il y aura encore des télévisions, du cinéma peut-être, mais de la scène forcément. « C'est ça qui me fait vraiment kiffer. »

Mais ses futurs spectacles, il devra les fourbir autrement qu'avec ses fabliaux sociaux et effrayants comme des contes pour tout-petits. Des scènes où l'on prend l'huissier pour un oncle, tellement il frappe souvent à la porte, où les pitbulls sont déguisés en poissons rouges pour échapper aux flics. Car, un jour ou l'autre, Jamel quittera la cité, car Jamel rêve. D'une maison avec jardin en vallée de Chevreuse et de petits enfants avec plein d'animaux autour. « Je parle toujours de ce que je connais. Et ce jour-là, dans mes sketches, je parlerai de mes voisins céfrans. » Après le voisin de palier, le voisin de clôture.

Libération - 1999